traîné lui-même par l'émotion, et tout entier au souvenir de son ami et de son maître Jean Hus, il osa dire à ceux mêmes qui l'avaient condamné aux flammes : « Je l'ai connu depuis son enfance, et il n'y eut jamais aucun mal en lui. C'était un homme excellent, un juste, un saint; il fut condamné malgré son innocence, il monta au ciel comme Élie, du milieu des flammes, et de là il appellera ses juges au redoutable tribunal du Christ. Moi aussi, je suis prêt à mourir; je ne reculerai pas devant le supplice que me préparent mes ennemis et des témoins imposteurs, qui rendront un jour compte de leurs impostures devant le grand Dieu que rien ne peut tromper. » Et pour ne laisser aucun doute sur la douleur et le repentir qu'il ressentait de sa rétractation, il ajouta : « De tous les péchés que j'ai commis depuis ma jeunesse, aucun ne me pèse davantage et ne me cause de plus poignants remords que celui que j'ai commis en ce lieu fatal, lorsque j'ai approuvé la sentence inique rendue contre Wicleff et contre le saint martyr Jean Hus, mon maître et mon ami. Oui, je le confesse de cœur et de bouche, je le dis avec horreur, j'ai honteusement failli par la crainte de la mort, en condamnant leur doctrine; je supplie donc, je conjure le Dieu tout-puissant qu'il daigne me pardonner mes péchés et celui-ci, le plus grave de tous, selon cette promesse qu'il nous a faite : « Je ne veux pas la mort du pécheur, » mais je veux qu'il se convertisse et qu'il » vive! »

La sentence n'était pas douteuse; elle fut motivée sur sa rétractation et sur l'approbation donnée aux doctrines de Wicleff et de Jean Hus. En conséquence, condamné comme relaps et hérétique, il fut livré au bras séculier et conduit au lieu du supplice. Pendant les préparatifs du moment suprême, il pria et chanta l'hymne : *Salve, festa dies.* Voyant un pauvre laboureur apporter un fagot à son bûcher, il sourit et dit : « O simplicité sainte ! mille fois plus coupable est celui qui t'abuse ! » L'exécuteur mettant le feu par derrière pour n'être pas vu : « Avance hardiment, lui dit Jérôme, et mets le feu devant moi; si je l'avais craint, je ne serais pas ici. » Ses cendres furent jetées dans le Rhin, comme celles de Jean Hus. Mais son idée restait.

JÉRÔME DE TRÉVISE ou **TREVIGI**, peintre et ingénieur italien, né à Trévise en 1508, mort en 1544. On croit que son véritable nom était **Pennachi**. Il eut pour maître Paris Bordone, et compléta son talent par l'étude des maîtres de l'école romaine, particulièrement de Raphaël. Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où Henri VIII le prit à son service, lui donna une pension et l'employa à la fois comme peintre, comme architecte et comme ingénieur militaire. Jérôme de Trévise avait été chargé, en qualité de principal ingénieur, par le roi d'Angleterre, de diriger le siége de Boulogne, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon. Les tableaux de cet artiste sont remarquables par le choix de la composition, la beauté des types, la grâce des figures et l'extrême finesse de la touche. On cite comme une de ses meilleures œuvres : l'*Histoire de saint Antoine de Padoue*, tableau qu'on voit dans l'église Sainte-Pétrone à Bologne.

Jérôme, roman de Pigault-Lebrun (1804, 4 vol.). Jérôme est un enfant trouvé recueilli par la gouvernante d'un curé, Mlle Javotte, jeune et jolie personne, dont il tombe amoureux. Mais Mlle Javotte est devenue Mme Ruder et lutte contre sa passion pour Jérôme, qui est, à seize ans, le plus beau cavalier du monde. Elle finit par succomber la veille du départ pour l'armée de Jérôme, qui lui jure une fidélité éternelle, et, à peine en route, se hâte de manquer à sa parole. Ruder est tué et sa veuve sacrifie tout à Jérôme, fortune et réputation. Mais la chair est faible, et Jérôme reconnaît tant de dévouement par de nouvelles infidélités. Mme Ruder se résigne à n'être plus que son amie et le marie à une jeune religieuse, dont il a, chemin faisant, trop instruit la naïve ignorance.

Le caractère de Jérôme est un des plus vrais qu'on puisse trouver; jeune et ardent, il adore sa maîtresse et la trompe au moment où, de bonne foi, il vient de lui jurer une éternelle constance. Les sens chez lui parlent trop haut, mais le cœur n'est pas coupable; aussi, en dépit de ses défauts, et peut-être même à cause de ses défauts, obtient-il toutes les sympathies du lecteur. Sans doute, on peut reprocher à ce roman une certaine licence, une gaieté qui tourne à la bouffonnerie, des tableaux parfois un peu trop libres; mais il se recommande par une peinture fidèle, maligne et comique des mœurs, par un style enjoué, spirituel et correct, par la vivacité du récit, qui fait assister le lecteur aux scènes que décrit Pigault-Lebrun. Les pages que l'auteur a consacrées, dans ce roman, à la bataille de Marengo passent pour les meilleures de l'ouvrage.

Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, roman satirique, par M. Louis Reybaud (1843, 2 vol. in-8°). Objet de louanges hyperboliques à son apparition, ce livre a vu diminuer sa vogue, sans perdre pourtant toute sa valeur; il est de beaucoup supérieur à la suite politique que l'auteur lui a donnée quelques années plus tard, et reste comme une amusante peinture de la société française, sous le gouvernement issu de la révolution de Juillet. Cette révolution, en ouvrant nombre de carrières fermées sous la Restauration, a certainement produit, dans la jeunesse bourgeoise, des aspirations et des déclassements qu'il était intéressant d'étudier; c'est ce qu'a fait M. L. Reybaud, et il a composé un tableau dont quelques parties sont d'une vérité de mœurs indiscutable. Jérôme Paturot est un type réel et pris sur le vif; qui de nous ne le connaît, cet homme qui se croit propre à tout et qui ne sait réussir à rien, ce *fruit sec* de la société, tout aussi apte à faire un danseur qu'un calculateur, et qui, selon les temps, est tour à tour poëte chevelu, romancier, réaliste, saint-simonien, faiseur d'affaires, boursier, journaliste, feuilletoniste, publiciste officiel, aux gages des gouvernements, et finit par où il aurait dû commencer, par se faire bonnetier, comme l'était son père?

La conclusion naturelle du livre serait donc que les professions doivent se transmettre de père en fils, sans que nul en dévie; en ce cas elle serait fausse. Mais l'auteur ne va pas si loin; il veut seulement montrer que des aspirations ne sont pas des aptitudes et que la plupart des jeunes gens sont impuissants à se frayer eux-mêmes une carrière, en suivant ce qu'ils croient être une vocation. C'est décourageant, mais c'est assez vrai. Voilà toute la morale du livre de *Jérôme Paturot*. Pour être à la portée de tout le monde, elle n'est cependant pas à dédaigner; mais l'auteur a-t-il su tirer de son idée tout le parti qu'il pouvait en tirer? Certes, c'était une heureuse idée de personnifier dans un homme cette fièvre qui pousse les classes laborieuses à la conquête d'une position sociale, par simple vanité individuelle. Toute époque s'intéresse aux mœurs qu'elle crée ou qu'elle subit, et on dut forcément s'intéresser à ce Jérôme Paturot, qu'on rencontre à tous les coins de rue, à ce héros sans dignité, si bon enfant et si aisément dupe, gonflé d'ignorance ou d'importance, ridicule dans toutes ses ambitions, et dans la plupart même de ses malheurs. L'œuvre, au reste, il ne nous coûte rien de le dire, est originale et piquante par la vérité des détails; mais pour qu'elle fût durable, il lui manquait une seule chose : le génie. Ce livre, si attrayant qu'il soit par la forme, a l'immense défaut de ne laisser aucun idéal dans l'imagination, pas même celui de l'habileté ou de l'aventure, comme dans *Gil Blas*. Pour que la leçon fût complète, l'auteur aurait dû montrer qu'il ne suffit même pas des talents naturels, véritables, pour réussir et gagner sa place au soleil; qu'il faut encore, et surtout, des convictions profondes, un but certain vers lequel, quoi qu'il arrive, on soit prêt à diriger tous ses efforts, une conscience à l'abri de toutes les suggestions de l'égoïsme ou de l'envie, un idéal enfin, qui soit notre force, notre guide, et, comme dit le poëte « notre pilier d'airain. »

Le roman, en lui-même, est intéressant, et écrit d'un style rapide, facile, mais un peu affecté, et quelquefois trivial à force de vouloir être simple. Certains épisodes, comme le souper des trois amis au ministère, la fondation du journal l'*Aspic*, la séance de l'initiation saint-simonienne à Ménilmontant, sont vivement traités, et dans la bonne manière humoristique; d'autres, au contraire, dépassent les limites du plaisant pour tomber dans le ridicule et le grotesque. *Jérôme Paturot* a eu plusieurs éditions successives et les honneurs de la traduction en plusieurs langues étrangères.

Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques, par M. Louis Reybaud (1848, in-8°, illustré par Tony Johannot). Dans le premier *Jérôme Paturot*, l'auteur avait vu la société française composée exclusivement de marchands, d'avocats, de journalistes; dans le second, il voit tout le monde transformé en solliciteurs et aspirant à devenir « le gouvernement. » Le lendemain de la révolution de 1848, Jérôme se regarde dans son miroir et se trouve le profil républicain; il veut retourner à Paris, à la grande terreur de Malvina, sa femme, et de sa légion d'enfants. Auparavant, il assiste au remue-ménage que cause la république dans sa petite ville. Il y a là quelques chapitres plaisants : les républicains de la veille, qui se voient supplantés par les républicains du lendemain; les réactionnaires, qui s'étonnent de ne pas voir mettre la ville à sac et les populations emmenées en esclavage; les exaltés, qui prétendent que l'on n'est pas en république, puisque les rues sont tranquilles et que les gens s'occupent de leurs affaires; ils demandent des clubs, des promenades en corps, avec bannières tricolores, pétards et lampions. Ces peintures, assez vraies peut-être pour la province, dégénèrent en charges dès que l'auteur les applique à Paris; ainsi, dans un chapitre qu'il croit être spirituel, sont bafoués les membres du gouvernement provisoire, le plus honnête gouvernement que la France ait eu. M. Reybaud le trouve composé « d'une lyre éolienne (Lamartine), d'un astrologue tombant dans les puits (Arago), d'une tête de parade, bonne à mettre sur une devanture de boutique (Ledru-Rollin), d'un bon vieillard qui serait excellent accommodé au sel et au poivre, à la mode de Sumatra (Dupont de l'Eure), d'une insuffisance notoire de taille (L. Blanc), et d'un abus de disgrâce physique (Crémieux). » Cette satire a bien vieilli. Dans les ministères, dans les clubs et dans les ateliers nationaux, Jérôme Paturot ne rencontre que des grotesques ou des mendiants. Certes, il est amusant de se moquer de tout, et on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de la verve et de la malice dans les détails; toutes les célébrités de 1848 défilent, comme dans une procession de masques tous les ridicules d'une période d'effervescence sont impitoyablement mis à nu. Mais derrière ces masques, il y avait des souffrances réelles; et ne voir que des pantalonnades dans les actes du gouvernement provisoire, c'est abuser étrangement des priviléges du satirique. Aussi, loin de soutenir la vogue du *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, ce Paturot politique, après avoir été prôné outre mesure, a-t-il entraîné son aîné dans un oubli, d'ailleurs, fort mérité.

Une bonne note, pourtant, doit être donnée à M. L. Reybaud : parmi ses grotesques figurait le prince Louis-Napoléon, plaisamment représenté avec son aigle empaillé et ses acolytes déguisés en dragons de la vieille garde. En voilà un qui ne l'avait pas volé.

Jérôme Pointu, comédie en un acte et en prose, de M. de Beaunoir (Variétés, 13 juin 1781). Cette petite pièce est une farce désopilante, comme on n'en fait presque plus. Jérôme Pointu, un procureur de la vieille roche, a pour maître clerc un beau jeune homme, Léandre, qui, ayant passé la nuit hors de la maison de son patron, s'est amusé à jouer et a gagné une grosse somme. Léandre rentre de grand matin, et demande à Jeannette, la jeune et jolie cuisinière de maître Pointu, si le procureur s'est aperçu de son absence; il lui montre tout l'or qu'il a gagné, ce qui le console de l'humeur témoignée par son patron. Jeannette félicite Léandre sur sa bonne fortune, qu'il lui propose de partager, si elle veut être un peu moins farouche; et en même temps il s'efforce de l'embrasser. Jeannette se défend, et M. Pointu, qui les surprend, renvoie Léandre de chez lui, après lui avoir reproché trois défauts terribles : le vin, le jeu et les femmes. Léandre, en sortant, s'est bien promis de se venger; il reparaît déguisé en capitaine de vaisseau anglais, et voit M. Pointu aux genoux de sa servante. Le faux Anglais prétexte une affaire qu'il a contre un officier français, et en confie la poursuite à M. Pointu, auquel il commence par donner cent louis pour les frais, en lui demandant à déjeuner. Le procureur, séduit par des manières si généreuses, ordonne de servir un splendide repas. Léandre grise Pointu, et, tout en buvant, le bonhomme chante la palinodie : il fait l'éloge du vin, de l'amour et du jeu ! Son ancien clerc, le voyant dans cet état, propose un passe-dix, que M. Pointu accepte avec plaisir. D'abord le procureur gagne trois cents louis; mais la chance tourne bientôt. Léandre s'est muni de faux dés, à l'aide desquels il gagne à M. Pointu toute sa fortune, et sa charge même. Alors il se fait reconnaître, et se contente, pour payement, de la main de la fille du procureur, laquelle est au couvent. Pointu consent à l'union des jeunes gens, payant ainsi les frais de la leçon qu'il avait méritée. Le conte de Voltaire, intitulé *Memnon*, a donné l'idée de cette petite pièce, qui est écrite avec beaucoup de gaieté.

JÉRONYMITE s. m. (jé-ro-ni-mi-te). Hist. relig. Membre d'un ordre religieux fondé en Espagne au XIVe siècle. ‖ On dit aussi ERMITE DE SAINT-JÉRÔME.

JÉROSE s. f. (jé-ro-ze — contr. de *Jéricho* et *rose*). Bot. Syn. de ROSE DE JÉRICHO OU ANASTATIQUE.

JÉROSOLYMITAIN, AINE s. et adj. (jé-ro-zo-li-mi-tain, è-ne). Géogr. Habitant de Jérusalem; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* JÉROSOLYMITAINS. *La population* JÉROSOLYMITAINE. ‖ On dit aussi HIÉROSOLYMITE.

JERPHANION (Gabriel-Joseph, baron DE), statisticien et administrateur français, né au Puy en 1758, mort à Lyon en 1832. Il était syndic du Velay avant la Révolution, durant laquelle il fut emprisonné, devint préfet de la Lozère en 1800, préfet de la Haute-Marne en 1802 et reçut le titre de baron de Louis XVIII. Jerphanion s'occupa beaucoup de numismatique et de statistique. On lui doit, entre autres écrits : *Statistique du département de la Lozère* (Mende, 1801, in-8°).

JERRARA s. m. (jèr-ra-ra). Arachn. Grand scorpion de l'Inde.

— **Encycl.** Cet énorme scorpion a le corps tout noir et couvert de poils hérissés; sa queue, d'un vert foncé, est tachetée de rouge sur l'aiguillon. La piqûre de cet aiguillon est presque toujours mortelle, et il est bien difficile de s'en préserver, car cet hôte malfaisant se glisse dans l'intérieur des tentes et des maisons et pénètre jusque dans les coins les plus secrets. Rien de moins rare que de voir, au matin, un énorme *jerrara* sortir de dessous vos draps, en brandissant sa queue armée du mortel aiguillon. C'est surtout à l'époque des pluies que le *jerrara*, chassé de ses retraites ordinaires par l'inondation, cherche un refuge dans les habitations de l'homme. Les indigènes ne s'effrayent pas outre mesure de cette cohabitation. Quand ils peuvent se saisir du *jerrara*, ils le font entrer dans un petit pot de terre, dont ils scellent le couvercle avec de l'argile; puis ils mettent le tout sur un bon feu. Au bout d'une heure, il ne reste rien de la bête venimeuse qu'un petit monceau de cendre, laquelle, administrée par dose d'un demi-grain pour un adulte, est, dit-on, un remède souverain contre les plus violentes coliques.

JERROLD (Douglas), auteur dramatique et romancier anglais, né à Londres en 1803, mort dans la même ville en 1857. Fils d'un directeur de théâtre, il fut d'abord marin, puis correcteur d'imprimerie, et se fit connaître par des drames et des comédies d'un caractère original, qui attirèrent la foule à Drury-Lane. Ayant voulu prendre la direction de cette scène, il se ruina. Il entra alors dans la rédaction du *Punch*, auquel il fournit une série d'articles très-spirituels, signés *Q*, et créa plusieurs journaux-feuilletons qui eurent un succès populaire, entre autres le *Douglas Jerrold's shilling Magazine* (1852), où il insérait des romans de sa composition. En 1852, il devint éditeur du *Lloyd's Weekly Newspaper*, l'un des journaux les plus importants et les plus répandus de l'Angleterre à notre époque. Jerrold est considéré par ses compatriotes comme un des écrivains les plus originaux et les meilleurs de la littérature anglaise contemporaine. D'une rare indépendance dans ses jugements, il passait pour amer et sceptique; au fond, il ne faisait que haïr l'injustice et mépriser toutes les tyrannies. Parmi les romans de cet écrivain, nous citerons : *Suzanne aux yeux noirs* (1823); le *Jour de la redevance* (1830); les *Anglais peints par eux-mêmes* (1837; trad. en franç., 1839); les *Hommes de caractère* (1838, 3 vol.), galerie de types originaux; les *Chroniques de Clovernook* (1846); *Lettres de Punch à son fils* (1843), etc. Celles de ses pièces qui ont obtenu le plus de succès ont pour titre : le *Temps fait merveille*, les *Bêtises du jour* et *Retiré des affaires* (1851). La *Vie* et les *Œuvres posthumes* de Jerrold ont été publiées par son fils (Londres, 1858).

JERROLD (William-Blanchard), littérateur anglais, fils du précédent, né à Londres en 1826. Destiné d'abord à l'étude des beaux-arts, il y renonça bientôt pour se consacrer à la littérature, et, après s'être fait connaître comme journaliste, il aborda le théâtre, auquel il a donné un certain nombre de comédies et de pièces bouffonnes. Deux surtout ont eu un succès de fou rire; ce sont : *Frais comme un concombre* (1850) et la *Boîte aux caquets* (1859). En 1852, il fit en Suède une excursion, dont il publia la relation sous ce titre : *Esquisses suédoises* (1852), et séjourna plus tard assez longtemps à Paris, où il puisa la matière de deux autres ouvrages : *Paris impérial* (1855) et les *Enfants de Lutèce* (1864). A la mort de son père (1857), il lui a succédé comme éditeur du *Lloyd's Weekly Newspaper*.

JERSEY, ancienne *Cæsarea*, île de la Manche, l'une des îles anglo-normandes, à 20 kil. O. du département français de la Manche, à 140 kilom. S. de la côte d'Angleterre, dépendant du comté de Southampton; 22 kilom. de long sur 15 kilom. de large; 56,078 hab., dont 4,000 Irlandais et Anglais catholiques, relevant de l'évêque qui réside à Londres, et 2,000 Français. Le sol de Jersey, généralement granitique, est assez accidenté, surtout dans la partie où la côte est formée de rochers inabordables. Quelques petits cours d'eau circulent dans des vallées étroites. On trouve à Jersey du fer et du manganèse. La faune et la flore sont identiques à celles de la côte française.

L'île de Jersey n'existait pas avant l'an 709. Jusqu'à cette époque, la mer qui sépare aujourd'hui Jersey de la France était une vaste forêt, parsemée de villages, et s'étendant d'Ouessant au cap de la Hogue. Il est parfaitement prouvé que, dans les premières années du VIIIe siècle, on allait à pied de Jersey à Coutances. La route partait de Gorey. Quand elle avait atteint le rocher des Bœufs, qui se voit encore à la marée basse, elle traversait sur un pont de planches la petite rivière de Coutances. En 709, un cataclysme noya la route et la forêt. La profondeur du bras de mer qui sépare Jersey de la France n'est que de sept brasses au plus. Le 9 janvier 1735, la mer se retira si loin de la côte normande que l'on put voir en pleine eau les ruines d'un village. Le même fait s'est reproduit vers 1812, et il n'est pas rare, de nos jours encore, de voir des pêcheurs de Jersey ramener avec leurs dragues des troncs et des racines de hêtres ou de saules, débris des forêts anciennes que l'Océan a englouties.

Dans les premiers temps de la monarchie franque, Jersey était un nid de pirates saxons. Conquise sur les pirates, elle reçut comme exilé Prétextat, archevêque de Rouen, l'ennemi de Frédégonde. Prétextat passa sept ans à Jersey, qu'il convertit au christianisme. En 912, Jersey devint normande, par suite du mariage de Giselle, fille de Charles le Simple, avec Rollon. Dès ce jour commence la séparation réelle de Jersey et de la France. La conquête de l'Angleterre par les Normands acheva de placer les îles sous la domination étrangère. Jean sans Terre, lors de sa querelle avec Philippe-Auguste, dota Jersey d'une charte de franchises spéciales, qui fut longtemps en vigueur. Pendant la guerre de Cent ans, les Jersiais se réfugièrent dans le château de Gorey, la place forte de l'île, où ils auraient probablement été forcés, sans le résultat de la bataille de l'Écluse, où la flotte

française fut écrasée. Jersey et Guernesey furent aussitôt évacuées, et plus tard, une clause du traité de Brétigny maintint définitivement au roi d'Angleterre la seigneurie des îles présentement sous sa tenance. Néanmoins, depuis ce traité, la France essaya à plusieurs reprises de rentrer en possession de l'île : la première fois, ce fut à propos de la guerre d'Espagne contre Pierre le Cruel. Durant cette guerre, Du Guesclin expulsa les Anglais de la Normandie, et nous le voyons, en 1374, revenir avec le duc de Bourbon camper au pied du château de Gorey; mais les assiégés ayant reçu à temps un renfort considérable, Du Guesclin dut lever le siége et rentrer en France. Louis XI, profitant des dissensions de la guerre des Deux-Roses, acquit les îles normandes, en échange d'un secours de 2,000 hommes qu'il envoya en Écosse, pour soutenir Henri VI. Quelque temps après, les Français durent évacuer l'île, mais ils se retirèrent avec tous les honneurs de la guerre. A partir de cette évacuation, l'histoire ne mentionne plus, jusqu'en 1780, de nouvelle tentative d'occupation de la part de la France. L'île était devenue à cette époque un nid de pirates harcelant et pillant les navires français. On aura une idée des déprédations commises sur nos bâtiments quand nous aurons dit qu'en un seul mois de l'année 1755, sans déclaration de guerre, l'Angleterre s'était emparée de trois cents bâtiments français. L'occupation de Jersey, que l'on considérait comme un avant-poste des plus utiles, fut résolue en conseil secret; mais cette tentative, malgré l'audace et la bravoure du baron de Rullecourt, qui la dirigeait, échoua complétement.

Jersey n'est pas considérée comme faisant partie du territoire de la Grande-Bretagne; c'est une sorte de république, reconnaissant la suzeraineté du roi d'Angleterre. « A Jersey, dit M. Vacquerie, la liberté est plus absolue encore qu'en Angleterre. Suffrage universel, magistrature élue, pas de roi, puisque la reine n'est que la duchesse des Jersiais, le plein avenir. Et au milieu, le moyen âge : le droit du seigneur en toute sécurité; un Jersiais quelconque, notaire ou banquier, achète par exemple la seigneurie de Collette des Augrès ou le fief des Molèches; sans autre chose que le titre et sans posséder ce qu'il faudrait de terre pour un pot à fleurs, il est suzerain de toutes les propriétés du fief ou de la seigneurie; une fois par an, il fait sommation à tous les propriétaires de se présenter chez lui ou, s'il n'a pas de maison, dans une auberge qu'il désigne; il est là avec son prévôt et son sénéchal; on commence par une prière en commun; et puis, les propriétaires sont tenus de déclarer leurs biens et leurs dettes; si l'on manque une fois à la cour du seigneur, amende d'un sou tournois; trois fois de suite, le seigneur s'empare du champ et l'exploite à son profit pendant un an. Le droit de jambage existe, mais modifié par la civilisation; une fille se rachète en payant trois sous. »

Jersey possède une assemblée législative composée de 36 membres, savoir : 12 jurés à vie, 12 électeurs et 12 constables élus par les douze paroisses. Le gouverneur, nommé par la couronne, peut opposer son *veto* aux décisions des états. La milice comprend tous les hommes valides de dix-sept à soixante-cinq ans. En temps de paix, Jersey n'a que trois cents hommes sous les armes.

Le français est la langue la plus usuelle dans les classes élevées. Le peuple parle une sorte de patois normand, altéré par l'addition de mots français et anglais.

Jersey est un des pays les plus pittoresques du monde. Les bois y abondent. Chaque maison a son jardin et même sa serre. L'aspect de la côte n'a pas besoin d'être loué. Qui ne connaît les magnifiques peintures que Victor Hugo en a faites dans les *Travailleurs de la mer?* Quant au climat, il est exactement le même que celui de la côte bretonne.

Quoique le sol de Jersey soit naturellement peu fertile, les soins extraordinaires que les habitants donnent à la culture et l'emploi des méthodes perfectionnées ont donné des résultats magnifiques. Il serait difficile aujourd'hui de citer un pays agricole plus riche que Jersey. Les principales cultures sont les arbres à fruit, le blé, les racines et les fourrages. L'île possède une race de vaches laitières qui passe pour être supérieure à celle même de Hereford. L'île exporte une grande quantité de beurre. La fabrication du cidre a aussi une grande importance.

L'industrie du pays est moins développée que l'agriculture. Elle se réduit, en dehors de la pêche, dont nous allons parler, à la construction des navires, à la fabrication des chaussures. La pêche aux huîtres, qui a occupé plus de 3,000 marins, a, depuis quelques années, beaucoup perdu de son importance. Mais la pêche du congre, du hareng, du homard a conservé toute son activité. Jersey expédie au Brésil d'énormes quantités de poisson et occupe 1,300 hommes à la pêche de la morue.

Jersey a dû à sa situation exceptionnelle d'avoir servi de lieu d'asile aux époques de troubles civils et religieux. Dès l'établissement de la Réforme, nous voyons les persécutés de France se réfugier à Jersey. Quelques-uns sont illustres : nous citerons tout d'abord Gabriel de Montgomery, le même qui avait blessé Henri II dans un tournoi et que la persécution religieuse contraignit à chercher un asile à Jersey. Plus tard, un autre nom plus célèbre encore vient illustrer ce lieu d'asile : Jean Cavalier, le chef de la guerre des Cévennes, après avoir passé quelque temps en Angleterre, s'y maria, devint major général et mourut gouverneur de Jersey. A la Révolution, les îles Normandes reçurent leur contingent d'émigrés. Nous citerons quelques noms : les évêques de Bayeux, de Dol et de Tréguier; M. de Goyon, le marquis de Saint-Pierre, le duc de Bouillon, Chateaubriand. En 1834, la duchesse de Berry débarqua à Jersey pour attendre les événements. En 1848, Jersey accueillit encore les vaincus, parmi lesquels il faut citer M. de Salvandy. Il ne nous reste plus à parler maintenant que de la dernière émigration, celle qui, à la suite du 2 décembre 1851, a amené à Jersey d'abord, puis dans les îles voisines, les républicains fidèles à leurs convictions et à leurs serments, et parmi eux notre grand poëte Victor Hugo. Jersey réunit un instant à cette époque des réfugiés de tous les pays : Pierre Leroux, Schœlcher, le général Percsel, le général Leflô, Sandon Téléki, Mézaisse, Théophile Guérin, Barbier, Bonnet-Duverdier, Kesler, Emile Allix, Xavier Durrieu, Ribeyrolles. Ce dernier, ancien rédacteur de la *Réforme*, fonda aussitôt un journal démocratique, qui prit le titre de l'*Homme*. Tout alla bien d'abord, et les quelques Français qui s'étaient définitivement installés dans l'île vivaient en bonne intelligence avec les Jersiais, quand tout à coup les exilés crurent remarquer qu'une sourde animosité commençait à se faire jour contre eux, excitée par des intrigues dont il n'était pas malaisé de deviner la source. Des persécutions furent dirigées contre les Jersiais qui avaient reçu chez eux, en pension, suivant la coutume anglaise, des exilés français. Une lettre de Félix Pyat à la reine d'Angleterre, dans laquelle les Jersiais voulurent absolument voir un outrage à la reine Victoria, fut l'occasion ou le prétexte de l'expulsion des exilés. Les notables de Jersey s'assemblèrent, déclarèrent dans une proclamation grotesque que les exilés avaient insulté le *sexe auquel ils devaient le jour*, et, séance tenante, l'expulsion des exilés fut décrétée. Ils durent quitter Jersey et se disperser.

JERSEY (NEW-), Etat de l'Union américaine. V. NEW-JERSEY.

JERSEY-CITY ou **PAULUS-HOOK**, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-Jersey, sur la rive droite du fleuve Hudson, près de son embouchure dans la baie de New-York, à 2 kilom. de cette ville; 18,400 hab. Industrie très-développée, consistant principalement dans la fabrication du verre, de la porcelaine, de la poterie et dans la fonderie du fer. Deux lignes de chemins de fer et la navigation à vapeur sur le fleuve, où peuvent remonter les navires qui font le service transatlantique, donnent à cette ville une grande activité commerciale. Comme presque toutes les villes de l'Union américaine, dans la construction desquelles président les règles de l'hygiène et du confort, Jersey-City est bien bâtie; ses rues larges, coupées à angle droit, sont éclairées au gaz; elle est abondamment pourvue d'eau au moyen d'un système qui amène à grands frais celle d'une rivière voisine.

JERSIAIS, AISE s. et adj. (jèr-si-è, è-ze). Géogr. Habitant de Jersey; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les* JERSIAIS. *La population* JERSIAISE.

JÉRUSALEM s. f. (jé-ru-za-lèmm — n. pr. de ville). Mystic. Eglise catholique : *Tout doit coopérer à la formation de cette sainte* JÉRUSALEM. (Mass.)

Quelle *Jérusalem* nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés?
RACINE.

‖ *Jérusalem céleste*, Ciel, séjour des bienheureux.

— Argot. *Lettre de Jérusalem*, Lettre qu'un détenu adresse à une personne qu'il veut apitoyer sur son sort, pour lui soutirer de l'argent. C'est avec des pièces semblables que les arcasineurs exécutent aussi la plupart de leurs escroqueries.

JÉRUSALEM, ville de la Turquie d'Asie, capitale de la Judée, ch.-l. d'un sandjak du pachalik de Saïda, à 210 kilom. S.-O. de Damas, à 120 kilom. S.-E. de Constantinople, à 420 kilom. N.-E. du Caire, à 30 kilom. du bord occidental de la mer Morte et à 48 kilom. de la Méditerranée; par 31° 46' de lat. N., et 32° 53' de long. E.

Jérusalem est la résidence d'un gouverneur militaire, d'un chef de la police, d'un grand juge, d'un surintendant de la mosquée d'Omar, d'un patriarche latin, d'un patriarche grec, d'un patriarche arménien, d'un grand rabbin et de consuls de France et d'Angleterre. La population ne peut guère être évaluée de nos jours à plus de 18,000 ou 20,000 habitants, répartis de la manière suivante : 8,000 juifs, 5,000 musulmans, 3,000 grecs non unis, 1,500 latins, 1,000 arméniens schismatiques et 100 à 200 syriens et coptes. Les latins ou catholiques romains, disséminés dans la ville et les environs, notamment à Bethléem et à Ramich, sont soumis à un patriarche délégué du saint-siége, dont la résidence est le couvent de Saint-Sauveur. Les grecs, soumis également à un patriarche qui réside dans le couvent voisin du saint sépulcre, possèdent à Jérusalem huit couvents d'hommes, cinq couvents de femmes, et dans les environs les grands couvents de la Croix-de-Bethléem, de Saint-Elie et de Saint-Saba. « Les juifs, dit le *Guide en Orient*, se divisent en trois nations : la première et la plus nombreuse se rattache, par son origine, aux juifs qui furent chassés d'Espagne, en 1497, par Ferdinand et Isabelle, et leur langage, mêlé de mauvais arabe et d'espagnol, est le seul souvenir qu'ils aient conservé de leur première patrie. Ils obéissent à un grand rabbin, qui est chargé de défendre leurs intérêts au divan local et à la Porte. Malgré cette apparence de privilége, ils sont en butte aux plus cruelles exactions de la part du pouvoir et végètent dans la plus profonde misère. La seconde se compose d'israélites allemands ou polonais, dont quelques-uns sont attirés à Jérusalem par des motifs religieux, et le plus grand nombre par l'appât des aumônes que leurs coreligionnaires d'Europe répandent sur eux. Ils sont protégés par différents consulats et s'adonnent au commerce ou à des métiers manuels. Enfin, les juifs caraïtes, qui, rejetant le Talmud, se bornent à l'Ancien Testament, sont supérieurs aux autres par leur instruction et leur moralité. MM. de Rothschild et Montefiore entretiennent pour leurs coreligionnaires un hôpital sur le mont Sion, des écoles, etc.

» Les musulmans de Jérusalem renchérissent sur le fanatisme qu'on a reproché, en général, à leurs coreligionnaires en Syrie. Cette ville, que le Coran mentionne avec respect, est encore consacrée à leurs yeux par la légende qui y place l'ascension de Mahomet, et par la vue de cette mosquée d'Omar qui jadis remplaça, pour les pèlerins, la Mecque, occupée par les Carmathes. La vieille rancune des croisades, le spectacle des pompeuses cérémonies du rite grec et latin, les mystérieuses prédications des derviches, et, plus que tout cela, les scandaleuses querelles dont ils sont les témoins et les arbitres jusque dans le saint sépulcre, tout augmente leur mépris pour les *infidèles* et les encourage à les traiter avec une hauteur et une dureté que retient seule la prépondérance actuelle de l'Europe à Constantinople. » Quelques protestants se sont établis à Jérusalem, en 1824, sous les auspices de la Société de Londres, *for promoting christianity among the Jews*.

— *Industrie et commerce.* La principale industrie des habitants de Jérusalem consiste dans la fabrication d'une grande quantité de reliques, de rosaires et d'autres objets de dévotion; ils confectionnent aussi quelques tissus de soie et de coton. Il se vend une assez grande quantité de baume. Le mouvement des pèlerins qui viennent en foule visiter les lieux saints est la source principale de revenu pour les habitants.

— *Situation; aspect général.* Jérusalem est bâtie sur quatre montagnes : Sion et Acra à l'O.; au S., Moriah et Ophel, et Bézétha au N. Le mont Acra, sur lequel s'élève l'église du Saint-Sépulcre, est un des quartiers les plus populeux de la ville. On y voit de nombreuses boutiques où l'on vend pêle-mêle des chapelets, des armes, des comestibles, etc. On y trouve : la piscine d'Ezéchias, vaste bassin qu'alimentent les eaux de pluie descendant des maisons voisines; le consulat de France; le dernier débris de la porte Judiciaire où fut, dit-on, affichée la condamnation à mort de Jésus; l'ancien tracé de la Voie douloureuse; une colonne qui passe pour marquer l'endroit où se tenaient les femmes de Sion, lorsque Jésus leur dit de ne pas pleurer sur lui, mais sur elles-mêmes; les ruines appelées hôpital de Sainte-Hélène, etc.

Le mont Sion fut le berceau de la nationalité juive. On y trouve : le château fort, improprement appelé Tour de David; des restes de la prison où l'on prétend que fut enfermé saint Pierre; le couvent et l'église Saint-Jacques; la grande synagogue, etc. Dans la partie du mont Sion qui est en dehors de l'enceinte de la ville, s'élève un vaste bâtiment appartenant à des derviches; la tradition y place le tombeau de David, le lieu de la Cène et celui de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Dans la partie du mont Sion qui est enclavée dans la ville se trouvent les quartiers les plus abandonnés peut-être de tout Jérusalem; les cactus et les buissons y envahissent la voie publique; de misérables cabanes se dressent au milieu des immondices et servent de refuge à toute une colonie de lépreux.

Le mont Moriah n'est qu'une hauteur insignifiante. Dieu désignait, dit-on, cette montagne lorsqu'il dit à Abraham : « Prends maintenant ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moriah, pour l'offrir en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. » Le mont Moriah fut aplani par David, pour la construction du temple de Dieu. C'est là que s'élève la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du temple de Jérusalem. Là aussi se trouvent la porte du Repentir et la porte de la Miséricorde, formées de pierres gigantesques, taillées avec le plus grand soin, et le prétendu trône de Souleyman.

Sur le mont Bézétha, que les murailles de la ville coupent par le milieu, on remarque : les ruines de l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste; la porte de Damas, monument digne d'attention; la grotte de Jérémie, et un cimetière moderne, lieu de rendez-vous et de promenade, selon la coutume musulmane.

« L'aspect de Jérusalem, dit Lamartine, au sommet de la colline des Oliviers, est trompeur comme l'aspect de toutes les villes de l'Orient. Posée sur un plateau légèrement incliné, comme sur une base élevée, entourée de hautes murailles en gros blocs qui soutenaient les terrasses du temple de Salomon, flanquée de ses tours crénelées, qui s'élèvent de 100 pas en 100 pas au-dessus de ses murs, avec ses piscines, ses portes hautes et voûtées, ses minarets, qui se perdent comme des végétations pétrifiées dans le bleu profond de son ciel, étalant aux yeux ses terrasses de maisons où les femmes et les enfants sont assis sous des tentes de couleur, faisant pyramider devant vous la triple mosquée d'Omar, qui couvre à peu près l'espace jadis occupé par le temple de Salomon, c'est une splendide apparition de la cité de Jéhovah. La lumière limpide et réverbérée de son atmosphère l'inonde comme d'une lumière céleste; on dirait d'une ville pleine encore de son peuple, et ce n'est qu'un éclatant tombeau; les portes sont silencieuses, les routes désertes, les rues vides, les voix mortes.

» Le paysage qui entoure Jérusalem est un cadre solennel et grave, comme les pensées que cette ville suscite en vous. Du sommet de la citadelle de Sion, l'œil descend sur la sombre et ardue vallée de Josaphat; au fond de ce ravin, un peu sur la droite, quelques bouquets d'arbustes, un peu moins gris que le reste, secouent la poussière de leurs feuilles sur le filet d'eau qui s'échappe de la fontaine de Siloé; en face est une noire muraille de rochers à pic; quelques grottes, creusées dans ce roc vif, furent autrefois des tombeaux, et sont aujourd'hui les demeures de quelques misérables Arabes. En suivant la pente de cette vallée, qui roule en s'élargissant, le regard passe entre les cônes multipliés des montagnes sombres et nues de Jéricho et de Saint-Sabas. Au delà, à un horizon de 7 ou 8 lieues, vous voyez resplendir la mer Morte, éclatante et lourde comme du plomb nouvellement fondu. Tout est silence, immobilité, désert dans ce paysage; rien n'y distrait la pensée; le voyageur n'y entend que le bruit de ses pas. »

L'enceinte de Jérusalem, qui paraît répondre assez exactement aux murailles qui défendaient l'entrée de la ville à l'époque des croisades, forme un carré long dont le grand côté court de l'est à l'ouest. Elle est percée de sept portes dont voici les noms : Bab-el-Khalil (la porte du Bien-Aimé), conduisant à Bethléem, Hébron et Saint-Jean-du-Désert; Bab-el-Amoud (porte de la Colonne), appelée aussi porte de Damas, qui mène à Naplouse et à Nazareth; la porte d'Hérode, appelée aussi la porte d'Ephraïm, et Bab-el-Zahara (porte de l'Aurore) par les Arabes; Bab-el-Sidi-Mariam (porte de la Sainte-Vierge); Bab-el-Darahie (porte Dorée), par laquelle on croit que Jésus entra triomphalement à Jérusalem; la porte des Maugrabins, ou Bab-el-Maugrarbe, par laquelle les Juifs amenèrent Jésus à Pilate, après l'avoir pris au jardin des Oliviers; Bab-el-Rabi-Daoud (la porte du prophète David), sur le sommet de la montagne de Sion, presque en face du tombeau de David.

— *Monuments.* Nous empruntons les renseignements suivants sur l'église du Saint-Sépulcre à un excellent travail de l'abbé Michon, l'un des compagnons de voyage de M. de Saulcy, et l'un des hommes qui connaissent le mieux la Palestine. Cette église couvre les deux rochers qu'on dit avoir reçu, l'un le sang de Jésus coulant de la croix, l'autre son corps inanimé enveloppé d'un suaire. « Cette église, dit le savant écrivain que nous venons de citer, est un monument mystérieux et étrange. C'est une immense ruche dont l'église centrale, composée de deux coupoles, n'est en quelque sorte que le noyau. Autour d'elle se groupent de petits sanctuaires dont j'ai pu évaluer le nombre à quinze, sans y comprendre les chapelles intérieures du monument, que se partagent les différentes communions chrétiennes. » Voici la nomenclature de ces sanctuaires, dont plusieurs sont antérieurs aux croisades : 1° la chapelle de l'Apparition, aux latins; 2° l'église Myrophore, attenant à la grande coupole, aux grecs; 3° l'église de l'Invention-de-la-Croix, aux arméniens et aux latins; 4° la chapelle d'Adam, sous le Calvaire, aux grecs; 5° le Calvaire, aux grecs et aux latins; 6° la chapelle du Vestibule-du-Calvaire, aux latins; 7° la chapelle de Sainte-Marie-Egyptienne, sous le Calvaire, aux grecs; 8° la chapelle de Saint-Michel-Archange, aux coptes; 9° la chapelle de Saint-Jean, aux arméniens; 10° la chapelle du Sacrifice-d'Abraham, aux grecs; 11° l'église des Saints-Apôtres, aux grecs; 12° l'église des Quatre-Animaux, aux coptes; 13° la chapelle des Quarante-Martyrs, aux grecs; 14° la chapelle des Quatre-Evangélistes, aux grecs; 15° la chapelle de Saint-Jacques, aux grecs. La première basilique fondée par Constantin, et dédiée en 335, fut construite d'après les règles architectoniques reçues encore dans l'empire romain. Cette basilique, où dominait l'art grec avec ses colonnes, ses architraves, ses corniches richement travaillées, etc., fut détruite par Chosroès II, roi de Perse, l'an 614.